

TD : Le modèle – exemplier

■ T1 : Platon, Phédon, 100d-e

C'est par le beau que toutes les belles choses deviennent belles. Il me semble que c'est la réponse la plus sûre que je puisse faire, à moi ou à un autre. Et, en m'en tenant à elle, j'estime que je ne risquerai plus jamais de faux pas ; et qu'il y a de la sécurité à répondre, à moi-même comme à n'importe qui d'autre, que c'est par le beau que les belles choses deviennent belles.

■ T2 : Platon, *La République*, livre VI, 511b-c

Et maintenant, comprends-moi bien quand je parle de l'autre section de l'intelligible, celle qu'atteint le raisonnement lui-même par la force du dialogue ; il a recours à la construction d'hypothèses sans les considérer comme des principes, mais pour ce qu'elles sont, des hypothèses, c'est-à-dire des points d'appui et des tremplins pour s'élancer jusqu'à ce qui est anhypothétique, jusqu'au principe du tout. Quand il l'atteint, il s'attache à suivre les conséquences qui découlent de ce principe et il redescend ainsi jusqu'à la conclusion, sans avoir recours d'aucune manière à quelque chose de sensible, mais uniquement à ces formes en soi, qui existent par elles-mêmes et pour elles-mêmes, et sa recherche s'achève sur ces formes.

■ T3 : Platon, *Timée*, 28b-29c

Mais il faut encore se demander au sujet de l'univers, d'après lequel des deux sortes de modèles son fabricant l'a réalisé, d'après ce qui reste identique et dans le même état ou d'après ce qui devient ? Si notre monde est beau et si son démiurge est bon, il est évident que le démiurge a fixé ses regards sur ce qui est éternel ; autrement – hypothèse qu'il n'est même pas permis d'évoquer –, c'est sur ce qui est engendré. Il est évident pour tout le monde que le démiurge a fixé les yeux sur ce qui est éternel ; ce monde en effet est la plus belle des choses qui ont été engendrées, et son fabricant, la meilleure des causes. Par suite, ce qui a été engendré, c'est en conformité avec ce qui peut être appréhendé par la raison et par la pensée, c'est-à-dire en conformité avec ce qui reste identique, qu'il a été fabriqué par le démiurge.

Mais, dans ces conditions, notre monde doit de toute nécessité être l'image de quelque chose. Il est bien sûr de la plus haute importance de commencer par le commencement naturel. Voici donc, concernant une image et son modèle, la distinction qu'il faut établir, étant admis que tout discours porte sur quelque chose et que ce sur quoi porte ce discours lui est apparenté. D'un côté donc, tout discours qui porte sur ce qui demeure, sur ce qui est stable et translucide pour l'intellect, ne doit en rien manquer d'être stable et inébranlable, pour autant qu'il est possible et qu'il convient à un discours d'être irréfutable et invincible ; d'un autre côté, tout discours qui porte sur ce qui est la copie de ce dont on vient de parler, parce qu'il s'agit d'une copie, entretient avec la première espèce de discours un rapport d'image à modèle

• T4 : Platon, *La République*, X, 597^e-598c

GLAUCON: Ceci me semble, à mon sens en tout cas, l'appellation qui lui convient le mieux : [l'artiste] est l'imitateur de cet objet, dont eux sont les artisans.

SOCRATE: Bien. Tu appelles donc imitateur l'auteur d'un produit qui se tient au troisième rang par rapport à ce qui existe par nature [...]. Mais réponds à la question suivante concernant le peintre : à ton avis, ce qu'il entreprend d'imiter, est-ce cet être unique qui existe pour chaque chose par nature, ou s'agit-il des ouvrages des artisans ?

GLAUCON: Ce sont les ouvrages des artisans.

SOCRATE: Tels qu'ils existent ou tels qu'ils apparaissent ? Cette distinction doit aussi être faite.

GLAUCON: Que veux-tu dire ?

SOCRATE: Ceci : un lit, si tu le regardes sous un certain angle, ou si tu le regardes de face, ou de quelque autre façon, est-il différent en quoi que ce soit de ce qu'il est lui-même, ou bien paraît-il différent tout en ne l'étant aucunement ? N'est-ce pas le cas pour tout autre objet ?

GLAUCON: C'est ce que tu viens de dire, dit-il, il semble différent, mais il ne l'est en rien.

[....]

SOCRATE : Dans quel but l'art de la peinture a-t-il été créé pour chaque objet ? Est-ce en vue de représenter imitativement, pour chaque être, ce qu'il est, ou pour chaque apparence, de représenter comment elle apparaît ? La peinture est-elle une imitation de l'apparence ou de la vérité ?

GLAUCON: De l'apparence.

SOCRATE: L'art de l'imitation est donc bien éloigné du vrai, et c'est apparemment pour cette raison qu'il peut façonner toutes choses : pour chacune, en effet, il n'atteint qu'une petite partie, et cette partie n'est elle-même qu'un simulacre. C'est ainsi, par exemple, que nous dirons que le peintre peut nous peindre un cordonnier, un menuisier, et tous les autres artisans, sans rien maîtriser de leur art. Et s'il est bon peintre, il trompera les enfants et les gens qui n'ont pas toutes leurs facultés en leur montrant de loin le dessin qu'il a réalisé d'un menuisier, parce que ce dessin leur semblera le menuisier réel.

GLAUCON: Oui, assurément.

■ T5 : Hume, *Traité de la nature humaine*, I, partie 3, section 14

Quoique les différents cas ressemblants qui donnent naissance à l'idée de pouvoir n'aient aucune influence les uns sur les autres et ne puissent jamais produire aucune qualité nouvelle dans l'objet, qui puisse être le modèle de cette idée, pourtant, l'observation de cette ressemblance produit une nouvelle impression dans l'esprit, qui est son véritable modèle. En effet, après que nous avons observé la ressemblance dans un nombre suffisant de cas, nous sentons immédiatement une détermination de l'esprit à passer d'un objet à celui qui l'accompagne d'ordinaire, et à le concevoir dans une lumière plus vive en raison de cette relation. Cette détermination est le seul effet de cette ressemblance et elle doit donc ne faire qu'un avec le pouvoir ou l'efficace dont l'idée est dérivée de la ressemblance. Les différents cas de conjonctions ressemblantes nous conduisent à la notion de pouvoir et de nécessité. Ces cas sont en eux-mêmes totalement distincts les uns des autres et n'ont d'union que dans l'esprit qui les observe et as- semble leurs idées. La nécessité est donc l'effet de cette observation, et elle n'est rien qu'une impression intérieure de l'esprit, ou une détermination à porter nos pensées d'un objet à un autre. Sans la considérer sous ce jour, nous ne pourrions jamais arriver à en avoir la notion la plus éloignée, ni être capables de l'attribuer aux objets extérieurs ou intérieurs, à l'esprit ou au corps, aux causes ou aux effets.

La connexion nécessaire entre les causes et les effets est le fondement de notre inférence des unes aux autres. Le fondement de notre inférence est la transition qui naît de l'union par accoutumance. Il s'agit de la même chose.

■ T6 : Bachelard, *La Formation de l'esprit scientifique*, chapitre IV

Nous venons d'étudier, à titre d'exemples, deux thèmes généraux de la connaissance préscientifique pour montrer avec quelle facilité l'esprit préscientifique se laisse emporter à des généralisations indéfinies. Nous voulons, dans ce court chapitre, être encore plus précis et considérer

un cas où une *seule* image ou même un seul mot, constitue toute l'explication. Nous prétendons caractériser ainsi, comme obstacles de la pensée scientifique, des habitudes toutes verbales. Nous aurons d'ailleurs l'occasion de développer les mêmes idées à la suite de notre chapitre sur l'obstacle substantialiste. Alors, il s'agira d'une explication verbale par référence à un substantif chargé d'épithètes, substitut d'une substance aux riches puissances. Ici, nous allons prendre le pauvre mot *d'éponge* et nous allons voir qu'il permet *d'exprimer* les phénomènes les plus variés. Ces phénomènes, on les exprime : on croit donc les expliquer. On les reconnaît : on croit donc les connaître.

Dans les phénomènes désignés par le mot *éponge*, l'esprit n'est cependant pas la dupe d'une puissance substantielle. La fonction de *l'éponge* est d'une évidence claire et distincte, à tel point qu'on ne sent pas le besoin de l'expliquer. En expliquant des phénomènes par le mot *éponge*, on n'aura donc pas l'impression de verser dans un substantialisme obscur ; on n'aura pas davantage l'impression qu'on fait des *théories* puisque cette fonction est tout expérimentale.

■ T7 : Lévi-Strauss, *L'Anthropologie structurale*, « Méthode et enseignement »

Il s'agit alors de savoir en quoi consistent ces modèles qui sont l'objet propre des analyses structurales. Le problème ne relève pas de l'ethnologie, mais de l'épistémologie, car les définitions suivantes n'empruntent rien à la matière première de nos travaux. Nous pensons en effet que pour mériter le nom de structure, des modèles doivent exclusivement satisfaire à quatre conditions.

En premier lieu, une structure offre un caractère de système. Elle consiste en éléments tels qu'une modification quelconque de l'un d'eux entraîne une modification de tous les autres.

En second lieu, tout modèle appartient à un groupe de transformations dont chacune correspond à un modèle de même famille, si bien que l'ensemble de ces transformations constitue un groupe de modèles.

Troisièmement, les propriétés indiquées ci-dessus permettent de prévoir de quelle façon réagira le modèle, en cas de modification d'un de ses éléments.

Enfin, le modèle doit être construit de telle façon que son fonctionnement puisse rendre compte de tous les faits observés.

■ T8 : Lévi-Strauss, *La Pensée sauvage*, chapitre 1 « La science du concret »

« Autrement dit, la vertu intrinsèque du modèle réduit est qu'il compense la renonciation à des dimensions sensibles par l'acquisition de dimensions intelligibles. »

« Or, la question se pose, de savoir si le modèle réduit, qui est aussi le « chef d'œuvre » du compagnon, n'offre pas, toujours et partout, le type même de l'œuvre d'art. car il semble bien que tout modèle réduit ait vocation esthétique »